L’Église et l’enseignement

# Préambule : enjeux historiques et théologiques

# I- Vers l’invention d’une école chrétienne

## A- La situation de l’Église primitive

### 1) L’inutilité d’une école spécifiquement chrétienne

1. Idée fondamentale
2. Cause : le réseau scolaire existant
   1. Le réseau scolaire juif
   2. Le réseau scolaire gréco-romain
3. Conséquences :
   1. L’inculturation de la culture profane
   2. La distinction de la culture profane

***Texte 1***: Juvénal, *Satires* XV

Mais Athènes la Grecque, Athènes la Romaine, d’un bout du monde à l’autre aujourd’hui se promène. La Gaule aux durs Bretons fournit des orateurs ; et l’on parle à Thulé de gager des rhéteurs.

***Texte 2***: Saint Jérôme, *Apologie contre Rufin* (Sources chrétiennes 303) I, 30 :

Il me reproche encore un parjure, combiné d’un sacrilège. Dans le livre où je traite de la formation d’une vierge du Christ, j’aurais promis dans mon sommeil, devant le tribunal du juge, de ne jamais m’adonner à la littérature profane et je me serais néanmoins souvenu quelquefois de la culture que j’avais réprouvée. […] J’ai dit que je ne lirais pas de littérature profane : il y a engagement pour l’avenir et non anéantissement de la mémoire du passé. Mais, diras-tu, comment fais-tu pour retenir ce que tu ne relis pas depuis si longtemps ? […] Et, de quoi te stupéfier plus encore, maintenant que j’ai la tête chenue et le front dégarni, je m’apparais souvent en rêve, avec de longs cheveux frisés et revêtu de la toge, en train de déclamer devant le rhéteur mon bout de controverse ; et une fois réveillé, je me félicite d’être délivré de l’épreuve oratoire ! […] Tu t’étonnes que je n’aie pas oublié les lettres latines, alors que toi, tu as, sans maître, appris les lettres grecques ? Les principes dialectiques m’ont enseigné les sept types de conclusions ; la signification de *axiôma* que nous pouvons rendre par « énoncé » ; l’impossibilité de composer une phrase en l’absence de verbe et de nom ; les gradations des sorites, les subtilités du pseudomenon, les tricheries des sophismes. Je puis jurer que, depuis que j’ai quitté l’école, je n’ai jamais rien lu de tout cela.

***Texte 3***: Tertullien, *Prescription contre les hérétiques* (Sources chrétiennes 46) VII :

Car c’est la philosophie qui fournit sa matière à la sagesse mondaine, en se faisant l’interprète téméraire de la nature divine et des plans divins. En un mot, les hérésies elles-mêmes reçoivent leurs armes de la philosophie. De là, chez Valentin, les éons et je ne sais quelles formes en nombre infini et la triade humaine : il avait été disciple de Platon. De là, le dieu de Marcion, bien préférable parce qu’il se tient tranquille : Marcion venait des stoïciens. De dire que l’âme est sujette à la mort, Épicure n’y manque pas. Pour nier la résurrection de la chair, on puise dans les leçons unanimes de tous les philosophes. Là où la matière est égalée à Dieu, c’est la doctrine de Zénon. Là où l’on parle d’un dieu igné, Héraclite intervient. Ce sont les mêmes sujets qui sont agités chez les hérétiques et chez les philosophes, les mêmes enquêtes que l’on enchevêtre. […] Pitoyable Aristote qui leur a enseigné la dialectique, également ingénieuse à construire et à renverser, fuyante dans ses propositions, outrée dans ses conjectures, sans souplesse dans ses raisonnements, artisane de controverse qui se crée à elle-même des difficultés et qui remet tout en question de peur qu’un seul point lui ait échappé ! […] Quoi de commun entre Athènes et Jérusalem ? Entre l’Académie et l’Église ? Entre les hérétiques et les chrétiens ? Notre doctrine vient du portique de Salomon qui avait lui-même enseigné qu’il faut chercher Dieu en toute simplicité de cœur. Tant pis pour ceux qui ont mis au jour un christianisme stoïcien, platonicien, dialecticien ! Nous, nous n’avons pas besoin de curiosité après Jésus-Christ, ni de recherche après l’Évangile.

### 2) L’inculturation de la culture profane

1. Fondement
2. Culture romaine et culture hellénistique
3. L’inculturation des méthodes profanes

***Texte 4***: Saint Jérôme, *Apologie contre Rufin* (Sources chrétiennes 303) I, 16-17

Pour ma part, dans mes *Commentaires sur l’Épître aux Éphésiens*, j’ai suivi Origène, Didyme et Apollinaire, qui soutiennent à coup sûr des thèses contradictoires, sans abandonner la pureté de ma foi. Quel est le rôle des commentaires ? Ils développent ce qui a été dit par un autre. Les textes qui comportent des obscurités, ils les explicitent en un langage clair. Ils reproduisent des points de vue multiples et disent : Voici les développements de certains sur ce passage. D’autres l’interprètent ainsi. Tels s’efforcent d’appuyer leur sentiment et leur façon de voir sur telles citations et sur telle argumentation… Ainsi le lecteur avisé, après avoir lu les diverses explications et appris quelles sont les multiples opinions susceptibles d’être approuvées ou rejetées, pourra juger de ce qui est le plus exact et, comme un bon changeur, repousser l’argent de mauvais aloi. Va-t-on par hasard maintenir sous l’accusation d’interprétation fluctuante et d’appréciations contradictoires celui qui aura exposé, dans ses développements sur un seul ouvrage, les explications d’une foule de commentateurs ? Je pense que tu as lu dans ton enfance les commentaires d’Asper sur Virgile et Salluste, de Vulcatius sur les discours de Cicéron, de Victorinus sur ses dialogues, sur les comédies de Térence ceux de Donat, mon professeur, ainsi que sur Virgile, et d’autres sur d’autres auteurs, à savoir Plaute, Lucrèce, Horace, Perse et Lucain. Dénonce leurs commentateurs pour n’avoir pas adopté une ligne d’interprétation unique et pour passer en revue sur le même sujet leur propre point de vue et ceux d’autres auteurs.

Je laisse de côté les Grecs, que tu te vantes de connaître – et ta fréquentation des œuvres étrangères t’a presque fait oublier ta propre langue – pour ne pas avoir l’air, selon le vieux proverbe, d’instruire Minerve, moi, un pourceau, et d’apporter du bois à la forêt. Ce qui m’étonne, c’est que toi, l’Aristarque de notre temps, tu aies ignoré ces enfantillages, bien que tu aies pu, absorbé comme tu l’es par les questions de fond et enclin à échafauder contre moi la calomnie, mépriser les préceptes des grammairiens et des orateurs, te souciant peu de résoudre les *hyperbates* à la suite de circonlocutions, d’éviter la rudesse des cacophonies, de fuir les hiatus. Il est ridicule de mettre en évidence quelques blessures dans un corps tout entier estropié et brisé. Je ne relève pas tel point à critiquer ; que lui-même relève quel défaut lui manque. Est-ce qu’il n’aurait pas dû connaître au moins cet adage socratique : « Je sais que je ne sais pas » ? À moins que par hasard il ne jure qu’il n’a pas appris les lettres ! […] Toi qui, en matière de lettres latines, bredouilles et te meus à une allure de tortue plus que tu n’avances, il te faut, ou bien écrire en grec, pour avoir l’air, vis-à-vis de ceux qui ignorent le grec, de connaître les lettres étrangères ; ou bien, si tu veux t’essayer aux lettres latines, te mettre d’abord à l’écoute du maître de grammaire, soustraire ta main à la férule et, au milieu des gamins, *disciple sénile d’Athéna*, apprendre l’art de la parole. […] De là vient que certains en restent à un grossier bon sens, aussi longtemps qu’ils ne veulent pas apprendre ce qu’ils ignorent ; et ils n’entendent pas la semonce d’Horace : « Pourquoi préféré-je, par fausse honte, être ignorant plutôt que d’apprendre ? »

***Texte 5***: Saint Augustin, *Confessions* III, 4, 7 :

C’est en telle compagnie que, dans cet âge encore sans consistance, j’étudiais les manuels d’éloquence, désirant y exceller dans le dessein condamnable et frivole de goûter les joies de la vanité humaine. Or, en suivant le cycle normal des études, j’en étais arrivé au livre d’un certain Cicéron, dont on admire plus généralement la langue que le cœur. Ce livre contient une exhortation à la philosophie ; il est intitulé l’*Hortensius*. Cette lecture transforma mon état d’esprit ; elle tourna vers vous mes prières, Seigneur ; elle rendit tout autres mes vœux et mes désirs. Je ne vis plus soudain que bassesse dans mes vaines espérances, et je convoitai l’immortelle sagesse avec un incroyable élan de cœur. Déjà je commençais à me lever pour revenir à vous. Ce n’était plus à aiguiser ma langue, unique objet que semblait payer l’argent que m’envoyait ma mère (j’avais alors dix-neuf ans et mon père était mort depuis plus de deux ans), non, ce n’était plus à aiguiser ma langue que j’appliquais la lecture de ce livre ; ce qui m’y passionnait, c’étaient les choses dites, et non pas la manière dont elles étaient dites.

## B- La nécessité d’une école dans le monde germanique

### 1) Des sociétés sans écoles ?

1. Le point commun des Celtes et des Germains
2. Quatre passeurs de culture
   1. Boèce (480-525)
   2. Cassiodore (480-575)
   3. Grégoire le Grand (540-604)
   4. Isidore de Séville (570-636)

***Texte 6***: Grégoire de Tours, *Histoire ecclésiastique des Francs*, Préface

La culture des lettres et des sciences libérales dépérissant, périssant même dans les cités de la Gaule ; au milieu des bonnes et des mauvaises actions qui y étaient commises, pendant que les barbares se livraient à leur férocité et les rois à leur fureur ; que l’Église était attaquée par les hérétiques et défendue par les catholiques ; que la foi chrétienne, fervente dans la plupart des cœurs, était, dans quelques autres, tiède et languissante ; que les Églises étaient tour à tour enrichies par les hommes pieux et dépouillées par les infidèles, il ne s’est rencontré aucun grammairien, habile dans l’art de la dialectique, qui ait entrepris de décrire ces choses soit en prose, soit en vers. Aussi beaucoup d’hommes gémissaient disant : « Malheur à nos jours ! L’étude des lettres périt parmi nous, et on ne trouve personne qui puisse raconter dans ses écrits les faits d’à présent. » Voyant cela, j’ai jugé à propos de conserver, bien qu’en un langage inculte, la mémoire des choses passées, afin qu’elles arrivent à la connaissance des hommes à venir. Je n’ai pu taire ni les querelles des méchants ni la vie des gens de bien. J’ai été surtout excité par ce que j’ai entendu dire à mes contemporains, que peu d’hommes comprennent un rhéteur philosophe, tandis que la parole d’un homme simple et sans art se fait entendre d’un grand nombre.

### 2) L’invention des écoles monastiques

1. Des écoles de vie spirituelle et de culture
   1. Les moines d’Égypte et le refus de la culture classique
   2. L’intégration de la culture classique par les moines occidentaux
2. Un exemple : saint Benoît

### 3) L’école carolingienne

1. Fondement : politique et culture
2. Une politique d’éducation
3. Écoles et maîtres aux Xe-XIe siècles
   1. Le développement des écoles cathédrales
   2. Structure scolaire
   3. Programme scolaire

***Texte 7***: Éginhard, *Vie de Charlemagne* (c. 820), 25:

Il avait une riche éloquence et parlait d’abondance, pouvant s’exprimer avec une très grande netteté sur tout sujet de son choix. Ne se contentant pas de la langue de ses ancêtres, il consacra ses soins à étudier les langues étrangères, dont le latin qu’il apprit au point de le parler à l’égal de sa propre langue, et le grec qu’il était capable de comprendre sans pouvoir le prononcer. Il était si disert qu’il pouvait même jouer avec les mots. Il cultivait avec le plus grand empressement les arts libéraux et, respectueux au plus haut point de ceux qui les enseignaient, il comblait ces derniers d’honneurs. Pour l’apprentissage de de la grammaire, il suivit les leçons de Pierre de Pise, un diacre âgé. Pour celui des autres disciplines, il eut pour maître Alcuin, surnommé Albinus, diacre lui aussi, un homme venu de Bretagne et d’origine saxonne, l’homme le plus savant de son temps. Auprès de ce dernier, il consacra beaucoup de temps et de travail à apprendre la rhétorique, la dialectique et tout particulièrement l’astronomie. Il apprenait l’art du calcul et, avec une attention pénétrante et une extrême curiosité, il scrutait la course des astres. Il s’essayait même à écrire et avait l’habitude de placer à cet effet dans son lit, sous ses oreillers, des tablettes et des cahiers afin d’habituer sa main, quand il avait du temps libre, à tracer des lettres ; mais ce travail, entrepris trop tard et à un âge trop avancé, se solda par un succès relatif.

***Texte 8***: Charlemagne, *Admonitio generalis* (789)

Que les prêtres attirent vers eux non seulement les enfants de condition servile mais aussi les fils d’hommes libres. Nous voulons que des écoles soient créées pour apprendre à lire aux enfants. Dans tous les monastères et les évêchés, enseignez les psaumes, les notes, le chant, le comput, la grammaire et corrigez soigneusement les livres religieux, car souvent, alors que certains désirent bien prier Dieu, ils y arrivent mal à cause de l’imperfection et des fautes des livres. Ne permettez pas que vos élèves les détournent de leur sens, soit en les lisant, soit en écrivant. Mais, s’il est besoin de copier les Évangiles, le psautier et le missel, que ce soient des hommes déjà mûrs qui les écrivent avec grand soin.

***Texte 9***: Théodulf d’Orléans, *Statuts pour le diocèse d’Orléans*:

Que les prêtres aient des écoles dans les domaines agricoles et les gros bourgs ruraux, et si des fidèles veulent leur confier leurs petits enfants pour apprendre les lettres, qu’ils ne refusent pas de les recevoir et de les enseigner, et qu’ils les enseignent avec beaucoup d’amour. Qu’ils n’exigent aucun prix.

***Texte 10***: Egbert de Liège (fin Xe siècle)

Il y a des écoles qui consistent plus en fouet qu’en discours. On affaiblit le corps, on ne se soucie pas de soigner l’esprit. Des maîtres stupides veulent que les élèves sachent ce qu’ils n’ont pas appris, l’esprit se nourrit de l’intérieur et le fouet n’est d’aucun secours pour lui. Vous casserez en vain une forêt entière sur les épaules de vos malheureux élèves si l’esprit fait défaut.

## C- L’invention de l’université

### 1) Le développement des écoles urbaines

1. Une situation géographiquement contrastée
2. Le rôle de l’urbanisation
3. L’enrichissement des connaissances

***Texte 11***: Guibert de Nogent (1053-1125), *Histoire de ma vie*:

4. Cependant, celle que tu avais rendue veuve m’éleva avec les plus tendres soins. Enfin elle choisit un jour de la fête de saint Grégoire pour m’initier à mes premières études. Elle avait entendu dire que ce saint homme, ton serviteur, mon Dieu, avait surpassé son siècle par son admirable sagesse et son savoir infini ; c’est pourquoi, à l’aide de grandes aumônes, elle venait souvent implorer la protection du saint confesseur, afin que celui à qui tu avais accordé la science inspirât à mon cœur le désir d’acquérir la science. Dès lors donc, je fus occupé à m’instruire des lettres ; mais à peine avais-je appris à en connaître les premiers éléments, que ma mère, avide de me faire instruire, se disposa à me confier à un maître de grammaire. Il y avait un peu avant cette époque, et même encore alors, une si grande rareté de maîtres de grammaire, qu’on n’en voyait pour ainsi dire aucun dans la campagne et qu’à peine en pouvait-on trouver dans les grandes villes ; encore étaient-ils d’une si faible science qu’on ne pouvait les comparer aux clercs qui sont maintenant errants dans les campagnes.

### 2) La naissance des universités

1. L’université, une corporation
2. L’organisation des universités au XIIIe siècle

## D- Le développement des écoles aux XIIIe et XIVe siècles

1. Le développement des écoles élémentaires
2. Le développement des collèges

# II- L’époque du concile de Trente : le temps de l’innovation

## A- Un changement de contexte

1. L’invention de l’imprimerie
2. Une crise intellectuelle
3. La Réforme

***Texte 12***:Zwingli, souvenir de son passage à Paris (1518)

Je me rends mieux compte chaque jour dans quelles profondes ténèbres languit la jeunesse française, de quels enfantillages, de quelles tristes bouffonneries son esprit est pénétré. Il est surprenant de constater l’ingéniosité qu’ils déploient dans la recherche des étymologies des mots. Plût au ciel que vous vissiez les théologiens, ceux-là mêmes qu’on appelle les colonnes de la foi, déraisonner de façon puérile dans leurs controverses. Ils ne font pas le moindre cas de Jérôme, d’Augustin, pas plus que des autres docteurs les plus vigilants de l’Église, ils les méprisent même. Les noms qu’ils préfèrent et qui ont le plus de réputation auprès d’eux sont ceux de Jean l’Ancien, de l’Auxerrois, de Durand, et de personnages encore plus ignorants, qu’ils révèrent comme des oracles et dont, en réalité, les noms ne signifient que barbarie, œuvre grossière, pleine d’arguments creux et d’ignorance. J’exècre ces gens-là, les plus stupides de tous les hommes, avec leurs énigmes et leurs insolubles subtilités. Je ne puis dire cependant que j’en sois arrivé à abhorrer la philosophie : je désirerais, au contraire, l’étudier, si l’occasion s’en présentait.

***Texte 13***: Pierre de La Ramée (1545)

Évoquons par la pensée un vieux docteur de cette Académie qui s’est éteint voici cent ans. S’il pouvait comparer le souvenir de son temps avec le nôtre, ne regarderait-il pas avec étonnement et stupéfaction la floraison que les lettres, jointes aux sciences du réel, ont déjà connue en France, en Italie, en Angleterre ? Il n’avait entendu que des gens qui parlaient d’une manière barbare et grossière ; il entendrait d’innombrables hommes de tout âge parler et écrire en élégant latin. À propos du grec, il avait toujours entendu répéter le dicton commun : c’est du grec, c’est illisible ; non seulement il entendrait lire le grec avec la plus grande facilité, chaque fois que ce serait nécessaire, mais il entendrait des érudits capables d’enseigner la langue tout entière avec une suprême maîtrise. Et à quoi bon comparer les ténèbres passées de tous les autres arts avec la lumière et la splendeur actuelle ? Parmi grammairiens, poètes et orateurs, il avait connu les Alexandre de Villedieu, les Faceti, les Grecismi ; en philosophie, les Écossais et les Espagnols, en médecine, les Arabes ; en théologie, certains auteurs venus on ne sait d’où. Il écoutera Térence, César, Virgile, Cicéron, Aristote, Galien, Hippocrate, Moïse, les Prophètes, les Apôtres et les autres véritables annonciateurs de l’Évangile, et il entendra parler dans leur langue. Comment ne pourrait-il pas être aussi stupéfait que si, fraîchement sorti des entrailles de la terre et tournant les yeux vers le ciel, il voyait soudain le soleil, la lune et les étoiles ?

***Texte 14***: Calvin, *Articles pour l’Église de Genève* (1537) :

Il est requis et quasi nécessaire, pour conserver le peuple en pureté de doctrine que les enfants dès leur jeune âge soient tellement instruits qu’ils puissent rendre raison de la foi, afin qu’on ne laisse déchoir la doctrine évangélique.

## B- Le progrès de l’enseignement élémentaire

1. L’école, un pis-aller
2. À qui appartiennent les écoles ?
3. Contenu et méthode de l’enseignement

***Texte 15***: Luther :

Premièrement, il en est quelques-uns qui ne sont pas assez honnêtes et conscients de leur devoir pour le faire, alors qu’ils le pourraient. Deuxièmement : la plupart des parents ne sont malheureusement pas qualifiés pour cette tâche et ignorent comment instruire et éduquer les enfants. Troisièmement : même si les parents étaient qualifiés et voulaient s’en charger eux-mêmes, il leur manque quand même le temps et la place pour le faire, à cause d’autres occupations et à cause du ménage.

***Texte 16***: Règlement de l’archevêque de Rouen (1520) :

Nuls maîtres ne pourront enseigner aux filles qu’ils ne soient mariés et que leurs femmes ne soient aussi reçues maîtresses, et bien et dûment examinés devant nous, et voulons que les filles soient hors d’avec les garçons, dans une chambre ou un autre lieu à part.

***Texte 17***: Problème de mathématique du cours élémentaire (XVIe siècle) :

Un limaçon veut aller à une noce à trente lieues de distance ; étant donné que chaque lieue compte mille pas et chaque pas six pieds, et que le limaçon avance un jour d’un pied un tiers et que le lendemain, il recule d’un pied un quart, on demande en combien de jours le limaçon accomplira ces trente lieues.

***Texte 18***: Règlement de l’archevêque de Reims (1572) :

Pour que, selon notre ordonnance, les enfants soient toujours instruits et formés dans la catéchèse, les maîtres d’école posséderont des livres contenant le catéchisme – ceux que nous aurons approuvés et fait éditer, notamment ceux qui ont pour auteur le P. Edmond Auger, de la Société de Jésus – et ils les feront acheter par les écoliers ; et tous les dimanches, dans l’église, une heure avant les vêpres, les enfants exposeront les articles du catéchisme qu’ils auront appris pendant la semaine, et ils seront examinés par le maître d’école ou par un autre catéchiste, en présence du curé et du peuple.

## C- L’invention de l’enseignement secondaire

## D- L’invention de l’enseignement populaire

# III- École catholique – école publique : le cas français

## A- Des relations ambiguës (XVIIIe – XIXe siècles)

## B- Cas particulier : l’école des colonies

## C- La République et la bataille scolaire